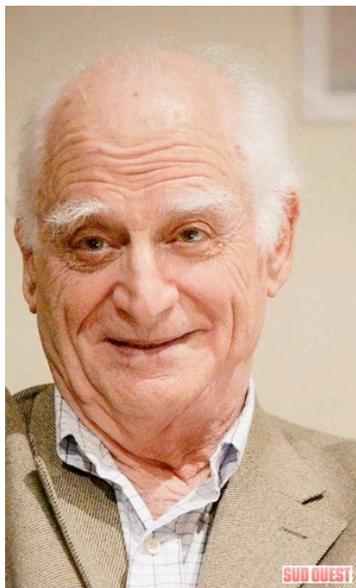


<http://www.sudouest.com> Dimanche 11 Janvier 2009

L'ENTRETIEN DU DIMANCHE. La crise est là. D'où vient-elle ? Que signifie-t-elle ? Est-ce une catastrophe irrémédiable ou est-ce un tremplin ? Réponses croisées de deux philosophes Serres et Virilio analysent les enjeux de 2009



Michel Serres et Paul Virilio. (photos laurent theillet et dominique Jullian)

« Sud Ouest Dimanche ». On la sentait monter depuis un an et le krach boursier d'octobre 2008 l'a révélée. D'où vient la crise ?

Paul Virilio. Ses racines remontent à la mise en place de la modélisation et de l'interconnexion des Bourses. Nous sommes en 1987 et c'est le premier krach de la mondialisation financière. Vingt ans après ce « big bang », c'est le « big crunch », un accident majeur qui remet en cause non seulement le crédit, mais aussi la confiance dans le système informatico-mathématique des cotations instantanées. En 2007, nous avons vu éclater la bulle immobilière.

En 2008, on a vu la généralisation du krach boursier, suivie par la faillite du secteur automobile américain - les « Big Three » - et le malaise chez Toyota, premier constructeur mondial.

J'y ajoute les difficultés des grands journaux américains dont on ne parle pas assez. Résumons : crise dans l'habitat, dans l'automobile, dans la presse d'opinion. L'urbaniste que je suis, attaché à la géopolitique, a vu trembler sur leurs bases les piliers du peuplement humain, sans parler de la crise de l'emploi.

Michel Serres. La crise actuelle, philosophique avant d'être économique, est le signe de la guerre que nous menons contre le monde. Elle a été précédée de deux crises : celle du système socialiste qui s'est effondré, puis celle du modèle capitaliste. Les deux avaient en

commun d'être des exploitations guerrières du monde. Socialisme et capitalisme sont deux façons parallèles de le piller.

L'eau, l'air, le climat, les poissons, la mer qui meurt : nous savions tout cela, mais la crise rend évident pour tous que nous pillons la planète, comme la chute du mur de Berlin avait rendu visible pour tous l'effondrement philosophique puis économique d'un système mort depuis belle lurette.

Quelle est l'ampleur de l'accident ?

Paul Virilio. Il n'a plus le sens que lui donnait Aristote (accident de la substance) ni celui de l'accident qui en produit un autre : il est devenu un programme, un système global, avec l'interconnexion des marchés, la modélisation financière des logiciels, le primat du temps réel sur l'espace réel des hommes. Ce n'est plus un krach, c'est un accident « intégral », autrement dit un accident qui intègre sa propre répétition.

Michel Serres. La réalité vraie, c'est que nous sommes en train de détruire le monde. Les crises ne sont qu'un signe de cette « guerre mondiale ». Nos querelles politiques ressemblent à une bagarre de matelots sur un navire qui a une voie d'eau. Vont-ils continuer à se battre alors que le bateau menace de sombrer ? Ces batailles sont dérisoires car nous sommes embarqués sur un navire qui menace de sombrer. Qui va réparer ? C'est la seule question.

Rêver à d'autres mondes, est-ce vouloir échapper à la réalité ?

Paul Virilio. Il faut cesser de rêver à la colonisation d'autres planètes, que nous serions capables de coloniser demain grâce à la géo-ingénierie. On se moque de nous. C'est ici-bas que nous avons à gérer la limite physique. Or, on assiste à un retour rampant de la colonie - voyez par exemple les grands groupes agricoles du Nord achetant des terres arables dans les pays pauvres - qui est très inquiétant.

Michel Serres. Je le répète, notre bateau n'a pas de chaloupes de secours, personne n'ira ailleurs que sur cette planète. Nous devons réparer. Mais depuis la chute des modèles d'avant, il n'y en a pas d'autre. Et on tâtonne.

Les gouvernements veulent relancer une économie qui n'est plus la bonne. On peut toujours sauver le soldat General Motors, mais où mettra-t-on toutes ces voitures ? Et qu'est-ce qu'une voiture, sinon un nageur qui pisse dans la piscine, dont l'eau, à force d'être salie, ne sera plus baignable.

L'homme est-il encore capable de gérer le monde ?

Paul Virilio. Non. Il a mis en place une instantanéité du trafic qui n'est pas gérable à l'échelle humaine mais uniquement par des logiciels ou des systèmes de réponse automatique. Cela exige des mathématiques très sophistiquées qui sont aujourd'hui en cause. La crise des subprimes nous a plongés dans un accident majeur qui n'a rien à voir avec 1929. C'est une énigme, et pour la comprendre, il faudrait regarder en face les conséquences de la vitesse et de l'électronique mathématique appliquées à l'économie. Car il y a un fantastique décalage entre le temps réel - marqué par l'ubiquité, l'immédiateté - et l'espace réel de la vie des gens.

On peut dire que la Terre est devenue trop petite pour le progrès : le concept d'« empreinte écologique » l'illustre bien. Notre planète est trop petite pour le profit instantané ou même à court terme. Appliqué à l'échelle de milliards d'hommes, le système ne marche plus.

Michel Serres. Si l'homme est dans cette situation, c'est de la faute des philosophes. En s'engageant eux aussi tête baissée dans des combats binaires, ils ont été incapables depuis cent ans de construire un système de pensée qui nous sorte de la crise. Nos systèmes politiques actuels ne sont là que pour le spectacle. Ils n'ont plus rien à voir avec la réalité car ils sont fondés sur un jeu à deux. Or, il est un troisième acteur du jeu, c'est le monde. L'ignorer, c'est se perdre.

Quelles solutions l'homme a-t-il pour s'en tirer ?

Michel Serres. La seule façon d'en sortir est de bâtir un « jeu à trois », qui donne au monde réel un statut de sujet de droit. C'est ce que j'essaie de dire depuis vingt ans. Dans les institutions internationales, il n'est jamais question des éléments concrets du monde (la terre, l'air, le feu, l'eau) mais uniquement des intérêts des gouvernements. Ces institutions ne sont pas « mondiales » mais seulement « inter- nationales ». Autrement dit, des jeux à deux.

Nous avons besoin d'institutions où ces éléments du monde soient représentés en tant que tels. Je ne milite pas pour un « gouvernement mondial » mais pour une représentation des choses elles-mêmes. Afin de leur donner un statut de sujet de droit.

Paul Virilio. Je vois 2009 comme un « crash test » de la mondialisation. Réussir le test suppose de penser une économie de la vitesse. J'appelle ça une « chrono-géoéconomie ». La contraction du temps est un phénomène qui n'est pas géré politiquement.

En accélérant sans cesse son progrès et ses moyens, l'homme s'est enfermé dans un espace-temps qui devient minuscule, qu'il ne peut plus gérer sans machines, ordinateurs ou répondeurs automatiques. Nous avons oublié le territoire. Car la géoéconomie n'est pas seulement la richesse, c'est aussi la vitesse. On le voit dans la grande distribution, dont le fonctionnement - « flux tendu, stocks zéro » - craque.

La vitesse révèle les limites de l'accumulation capitaliste réelle. En sortir suppose de refonder l'université. Aucun Marx, Freud ou Darwin ne peut penser cela seul : nous devons substituer à l'université fondée en l'an mille une université « du désastre ».

Du désastre ?

Paul Virilio. Dans « désastre », il y a « astre » : le mot n'est pas catastrophiste, il désigne les limites de l'astre. Nous avons à apprendre à penser la finitude d'un monde fini, mais ce n'est pas triste car dans finitude, il y a aussi plénitude. Il n'est pas triste de savoir que nous mesurons 1,80 m et pas 20 mètres de haut. Dans l'écologie, on a oublié la grandeur nature, le sens des proportions. On nous parle beaucoup de pollution de la nature (eau, air, faune, flore) mais très peu de la pollution de la grandeur nature par la vitesse. Dans l'université nouvelle, il faut mettre toutes nos inquiétudes pour qu'elles n'en soient plus. Les disciplines

doivent converger pour interroger cet accident majeur qui est la fin de l'accomplissement du progrès et sa limite.

Vos discours ne sont-ils pas trop sombres pour être entendus ?

Michel Serres. Mon discours n'est pas sombre. Plus nous aurons conscience de la situation, plus l'avenir s'éclairera. Utopique ? Mon pari est au contraire optimiste. Je ne veux pas verser dans le travers des marchands de catastrophe qui gagnent leur vie en exhibant la haine et la guerre.

J'appelle à la construction de quelque chose de neuf. Et je sais que cela constitue un changement politique gigantesque. L'homme est appelé à se conduire en symbiote, et pas en parasite ou en prédateur.

C'est un retournement complet de notre horizon politique. La crise de 2009 nous y aidera-t-elle ? Oui, si l'on comprend qu'elle est bien le signe de la guerre que nous menons contre le monde.

Paul Virilio. Le mot « apocalypse » qu'on m'accroche souvent est souvent mal compris. En grec, il signifie « révélation ». Je ne crois pas à la fin du monde et je me sens un « révélationnaire ». L'université du désastre ? C'est un travail de révélation de la finitude. Ne nous laissons pas hystériser par ceux qui pourraient malencontreusement profiter de cette période.

Auteur : recueilli par christophe lucet

c.lucet@sudouest.com